

GRADES

« Ils ne sont pas importants », « L'Aïkido, ce n'est pas les grades ! »... et pourtant, de quoi parlent deux aikidokas qui se rencontrent -et ce quasi systématiquement- ?

Des grades. Fédéraux ou Aïkikaiï.

De ceux qu'ils vont passer, de ceux qu'ils aimeraient passer. Des leurs et de ceux des autres...

Toujours avec ce mélange d'excitation et de culpabilité qui fait le sel des sujets tabous !

Les pratiquants « lambda », ceux qui ne portent pas encore le « Graal-ceinture noire » autour de leur taille, avouent facilement l'attraction que revêt pour eux cette marque.

Les plus gradés assénant de leur côté que les grades ne sont pas importants... généralement jusqu'à ce qu'ils soient à leur tour concernés par un dan de plus !

Il est tout aussi dommageable pour la pratique et l'état d'esprit de l'Aïkido de dire que les grades ne sont pas importants que de dire qu'ils sont essentiels.

Seulement, ils ne doivent pas être considérés comme des fins en soi, des trophées à faire figurer en bonne place dans le salon, ou une distinction que devrait la fédération à ses adhérents en échange d'un certain nombre de cotisations versées, ne cédon pas au consumérisme ! Ce ne sont pas non plus des certificats d'assiduité au dojo, ou un moyen de flatter l'ego, ou encore un moyen de prendre une parcelle de pouvoir... ni même la possibilité de justifier le temps passé hors du foyer vis à vis de son conjoint !

Que sont les grades ? D'où viennent-ils ? A quoi servent-ils ? Mais aussi quelles sont leurs limites ?

Nous ne ferons que proposer quelques pistes de réflexion, chacun ayant des idées très précises sur cette dimension particulière des arts martiaux japonais.

Nous n'aborderons pas non plus tous les systèmes de hiérarchie imaginés dans le monde des arts martiaux, ils sont trop nombreux et variés.

Les dan n'ont pas toujours existé.

A une époque où la valeur martiale s'évaluait sur les champs de bataille, ils n'étaient pas nécessaires !

Le premier « système » hiérarchique fut celui dit de Menkyo.

« Men » vient de « Manka », être libéré et de « Kyo », autorisé.

Il s'agissait de certificats de transmission. Ce système, instauré au XVI^{ème} siècle, est encore utilisé aujourd'hui dans certaines écoles traditionnelles.

Le Maître discernait à son disciple cette distinction attestant que ce dernier était désormais digne de transmettre à son tour ce qu'il avait appris, voire d'en proposer une vision originale.

Cette échelle était généralement composée de quatre niveaux : Shoden, Chuden, Okuden et Kaiden. A ce dernier niveau, l'élève avait atteint le niveau du Maître, d'un point de vue technique mais aussi d'un point de vue moral.

Le Menkyo Kaiden serait l'équivalent des grades dan les plus élevés.

Actuellement, les Maîtres portent le titre de Shihan.

Mais peu d'entre nous seront concernés...

Et puis c'est un titre, non un grade, donc « hors sujet »...

C'est Jigoro Kano -le fondateur du judo- qui a imaginé de créer et de décerner des dan.

Cette idée a ensuite été reprise par l'ensemble des arts martiaux japonais.

A quoi sert de passer un dan ?

Je les perçois comme un « rite de passage ».

Le pratiquant va d'une certaine manière « changer de statut », sa progression déjà structurée par les kyus, va se trouver renforcée par les dan, sa relation au groupe va s'en trouver raffermie pour un bénéfice commun à l'individu et au groupe lui-même.

Les premières années de pratique seraient comparables à l'enfance -époque privilégiée des apprentissages de base-, l'épreuve du passage de grade nous permettant d'intégrer l'« âge adulte », où tout reste à prouver !

Passer -enfin- son Shodan, puis les dan suivants, c'est être reconnu par ses pairs, sa société, son microcosme. **Avoir obtenu le Shodan c'est commencer « à faire de l'Aïkido »** parce que nous en possédons les outils. Même si nous ne savons pas encore trop quoi faire de ces outils, par quel bout les prendre...

De même que l'on a à prouver continuellement, dans la société globale, que l'on est un adulte, un citoyen, une personne responsable intégrée à la société, il en va de même du « Yudansha » (celui qui a sa ceinture noire) qui doit poursuivre sa quête, se maintenir sur le chemin, sur la Voie, sans jamais cesser sa recherche.

Comme sur un vélo, si on ne pédale plus, on finit par tomber...

Mais les dan, lorsqu'ils sont décernés ne sont rien que des repères, comme les phares dans la nuit des navigateurs.

Et il n'y a pas d'intérêt à s'arrêter près d'un phare.

L'essence de la philosophie bouddhiste, creuset de notre discipline, n'est-elle pas de privilégier le voyage à la destination ?

Le grade n'est là que pour nous confirmer que nous allons dans la bonne direction. L'essentiel est de poursuivre le voyage.

Ces repères ne sont pas des repères que pour le pratiquant, ils le sont aussi pour le professeur et pour les cadres techniques pour mettre en place une pédagogie, des stratégies d'enseignement mieux adaptées.

Arriver au premier dan, le shodan -le début- demande des efforts, voire de l'abnégation.

Trop souvent, des pratiquants se présentent aux épreuves de passages de grades après trois années de pratique pour le Shodan (puis deux de plus pour le Nidan, etc...).

Si ces limites ont été fixées, c'est parce qu'il fallait bien mentionner dans le cadre d'un système fédéral encadré par les lois françaises du Ministère des Sports, une durée minimale entre les différents dan.

Ces autorisations de se présenter semblent hélas parfois devenir une règle, une norme qui voudrait que s'effectue une présentation « automatique » au Shodan, au Nidan...

Une participation à trois stages validants, peut-être à quelques « mises en situation » préparant aux grades dan pour la bonne conscience et le grade est jugé « mérité ».

Il suffirait alors de se présenter...

S'il y a le moindre doute mieux vaut ne pas se présenter et différer la « prestation ».

Les samouraïs ne partaient pas au combat sans y être préparés...

Il faudra de la volonté pour continuer de progresser. Rien n'est jamais donné. Rien n'est définitif. Paradoxalement, on assiste trop souvent pour le Nidan à des prestations inférieures à celles des Shodan ! Les candidats ont perdu de leur fraîcheur, de leur enthousiasme sans que cela soit remplacé par une progression sensible.

Se remettre en question. Toujours et toujours plus, au fil de la pratique et des dan éventuels.

Le grade dan n'est pas à considérer comme un capital que l'on aurait « placé » et qui, de lui-même, engendrerait progression et grades suivants. Comme des actions judicieusement placées en Bourse !

Par respect pour soi-même, pour son professeur, pour ses partenaires de club, pour sa famille, pour les juges, chacun ne devrait se présenter qu'après un réel travail en profondeur, dont la sincérité serait visible au premier coup d'œil, dès la montée sur le tatami.

Tamura Sensei, lors des examens de grades Aïkikaiï, portait une attention toute particulière à l'instant même où les candidats montaient sur le tapis. Dès cet instant, l'attitude de ces derniers pouvait être cruciale dans le jugement de Sensei.

Avoir mis tout en œuvre pour atteindre son meilleur niveau parce qu'un réel travail aura été fait est le plus sûr moyen de ne pas sortir déçu du tatami, quel que soit le résultat obtenu et de faire de cette épreuve un événement riche dans la vie du pratiquant.

Un grade doit correspondre à une transformation de l'individu pas à un « nombre d'années » !

Il serait dommage de considérer les grades comme de simples récompenses. C'est puéride.

Un grade n'est pas un « bon-point », une récompense, comme celle donnée à un enfant pour l'encourager à poursuivre ses efforts.

Pour utiliser le langage de la psychologie, la motivation externe, celle qui se base sur ce que peut apporter l'activité et non sur l'activité elle-même, conduit toujours à une impasse à plus ou moins long terme.

Pratiquer un art martial a pour objectif d'« Être » (être un budoka, ou faire le nécessaire pour le devenir) en développant Shin (esprit, cœur, âme), Ghi (la « technique ») et Tai (le corps) ; non pour « Avoir » sa ceinture noire pour flatter son ego et briller en société lors des dîners mondains.

L'habit ne fait pas le moine...

« Ce n'est pas le grade qui fait le pratiquant mais le pratiquant qui fait le grade. »

Peut-être a-t-on perdu de vue que, traditionnellement, **ce n'est pas l'élève qui demande à se présenter mais le professeur qui juge de cette opportunité.**

Cette attente permettrait parfois de « calmer les ardeurs » égotistes de certains et de ralentir une course vers un grade fantasmé peu propice au travail sincère parce que désintéressé.

Jean-François FABRE

Chargé d'Enseignement Régional

MÉMOIRES D'UN 1^{er} KYU

C'est pour suivre ma compagne de l'époque, qu'un soir de septembre 2009, je suis entré pour la première fois dans un dojo d'Aïkido. Certes, pas pour ce budo que je ne connaissais pas mais pour mieux comprendre son engouement pour cette discipline.

Gamin, j'avais goûté aux joies des entraînements d'un autre art martial, le judo. Mais la ceinture jaune fièrement obtenue, mon club m'a initié au côté obscur de ce sport : la compétition. Il aura fallu 30 ans pour que je remonte sur un tatami. Aux mots « **art martial de la paix sans compétition** », tous les ingrédients étaient réunis pour un essai.



Cela fait 3 ans que j'essaye. Au début, mon approche était plus la découverte d'un nouveau sport qu'une initiation à un budo. Mes entraînements furent ludiques. Je ne comprenais pas ce qui était dit. Je me suis laissé guider par le plaisir qui grandissait. Puis, en écoutant, en lisant, en pratiquant, j'ai intégré qu'il ne s'agissait pas d'un sport mais d'une discipline, un art qui nécessite travail et rigueur.

A raison de 3 entraînements par semaine, des stages de ligue, et d'un peu de travail à la maison, j'ai découvert une nouvelle dimension de la pratique de l'Aïkido : le hakama (sorte de jupe culotte noire ou bleue marine). Au début perturbant, bien que convoité et porté fièrement, il est devenu une évidence. L'enfiler c'est devenir pratiquant, amorcer ma concentration et mon travail de placement.

Depuis je suis devenu ce pratiquant assidu que je ne comprenais pas 2 ans plus tôt. L'été dernier j'ai suivi 3 semaines de stage et cette année autant que possible. La diversité d'explications et de partenaires est pour moi essentielle, source d'enrichissement et de remise en question. A tel point que j'ai connu un passage à vide de 2 mois pendant lequel je ne mettais pas un pied devant l'autre. J'avais besoin d'assimiler ces 2 premières années d'apprentissage. J'ai compris que les modifications entreprises sur mon corps trouvaient écho sur ma personnalité. Je m'assouplis tout en développant mon assurance.

Ces 3 années se sont conclues par un passage de grade « surprise » dans lequel j'ai mis partiellement en pratique l'enseignement de mon prof, Jean-François FABRE : un travail dynamique sans prise de tête et dans la bonne humeur.

Si l'Aïkido est devenu pour moi une école de la vie, un travail sur soi, il ne serait pas possible sans nos partenaires, nos miroirs sur le tatami.

A l'heure de ce 1^{er} bilan, je tiens à remercier mon aïte pour cet examen, Lise SELLIER, qui a fait quelques heures sup. pour m'y préparer.

Christophe MAUPOUX